

SED
CON
TRA

LEÇONS SUR LE CHRIST

INTRODUCTION À LA
CHRISTOLOGIE

Grégory Woimbée

ARTEGE

Leçons sur le Christ

Grégory Woimbée

LEÇONS SUR LE CHRIST

INTRODUCTION À LA CHRISTOLOGIE

ARTÈGE

Collection SED CONTRA :

- Christophe J. Kruijen, *Bénie par la Croix*, septembre 2009.
Michel Nodé-Langlois, *Au service de la sagesse*, novembre 2009.
Joseph Murphy, *Invitation à la joie*, mars 2010.
Philippe-M. Margelidon, *Études de christologie thomiste*, octobre 2010.
Vincent Gallois, *Église et conscience chez J.H. Newman*, octobre 2010.
Laurent-M. Pocquet, *Charles Péguy et la modernité*, octobre 2010.
Michel Nodé-Langlois, *Disputes philosophiques*, avril 2011.
David J. A. Clines, *Pour lire le Pentateuque*, mars 2011.
Basile Valuet, *Frères désunis*, mars 2011.
Philippe-M. Margelidon, *Les fins dernières*, septembre 2011.
Bernard Lonergan, *La Trinité*, septembre 2011.
Basile Valuet, *Quel œcuménisme?*, décembre 2011.
Guy Touton, *Marie au plus près des Écritures*, avril 2012.
Frédéric Trautmann, *La notion de charité au Concile Vatican II*, juin 2012.
Emmanuel Faure, *Vivre le combat spirituel avec Évagre le Pontique*, juin 2012.
Avery Dulles, *Théologies de la Révélation*, novembre 2012.

© Janvier 2013, Éditions Artège

ISBN 978-2-36040-126-0

ISBN pdf : 978-2-36040-768-2

Éditions Artège

11, rue du Bastion Saint François – 66 000 Perpignan.

www.editionsartège.fr

Exaudi orationem meam; ad te omnis caro veniet.

Exauce ma prière, toute chair ira à toi.

(Liturgie des Défunts)

À mes étudiants.

Avertissement

Parler du Christ est une chose facile, en parler bien est difficile, risquer d'en parler est profitable. Lorsque cet intérêt du disciple est ordonné au devoir d'un enseignement, il revêt l'attrait d'une probable utilité, en tout cas d'une volonté de servir des étudiants-disciples. Lorsque, durant l'été 2006, le Doyen Philippe Molac, p.s.s., me proposa de reprendre le cours de christologie à la faculté de théologie de l'Institut Catholique de Toulouse, j'étais encore à Boston en pleine incursion dans l'œuvre théologique et philosophique de Bernard Lonergan. Je vis d'abord très égoïstement l'intérêt propre de ce cours pour moi-même et l'occasion d'une parole objective sur le Christ, celui dont je célébrais la résurrection chaque matin à 7 heures, celui que je priais et qui me donnait à la fois un nom, une origine et une fin. Je réalisai d'emblée que je ne savais à son sujet pas grand-chose sinon rien et que ce cours m'était donné comme un *kairos* de ma propre vie. Le saisissant, je dus ensuite me défaire de mon propre but et remplir mon office auprès de mes étudiants. En effet, c'est pour eux seuls que j'enseigne.

Ce petit ouvrage est la mise par écrit de leçons orales enregistrées, il porte l'insuffisance d'une conversation passablement ordonnée avec des étudiants. Il ne prétend pas renouveler non plus le genre ou la question. On aurait

beau jeu de le lui reprocher. Il eût été plus sage de ne pas l'écrire ou de ne pas le publier, mais l'homme est ainsi qu'il fait parfois ce qu'il serait plus prudent de ne pas faire, parce qu'il trouve quelque autre avantage en le faisant, même de façon inachevée: l'occasion de recevoir des avis et des corrections. Par son titre, cet essai rend hommage au R.P. Yves de Montcheuil, modèle de théologien, de prêtre jésuite, et d'homme.

La christologie, comme partie « axiale » de la théologie chrétienne, est aussi une expérience « axiale » de la vie chrétienne. Il nous a fallu faire crédit aux premiers témoins du Christ, placer nos pas dans ceux de l'Église par laquelle nous écrivons en nous le livre de son histoire et nous tentons de mettre des mots et des attitudes sur l'acte de notre baptême, mémoire découverte par celui qui a été plongé dans la mort du Christ, et qui, à peine sorti des Enfers, reçoit pour toujours l'onction parfumée de la présence du premier-né d'entre les morts. L'expérience d'une semblable naissance pourrait s'oublier et avec elle le désir de l'adoption divine. Les mots que je dis conjurent l'oubli et me servent à dénoncer l'absence de nostalgie que je finirais par avoir de Dieu. Ils désignent la présence actuelle du Christ en ce que je vis. Et ce que je dis est dans ce que je vis. La christologie, comme science du Christ, est née de la remémoration des apôtres, de l'interprétation des Pères et de la spéculation des théologiens. Car nous sommes toujours à l'école des trois, plus ou moins savants, plus ou moins conscients, plus ou moins à même de nous engager dans ce que nous disons, en le tenant pour vrai, pour totalement vrai, existentiellement et essentiellement.

Axiale, la christologie ne peut l'être aussi qu'en étant « verticale. » Non seulement elle unit mon discours à ma vie, ce que je tiens pour vrai concernant le Christ avec le fait de ma relation actuelle à lui, mais encore elle m'ordonne à Dieu. Elle me sort donc de mon propre horizon. En outre, elle n'est pas non plus statique, comme l'est une somme de choses à savoir, elle est dynamique, comme le suppose la connaissance d'une personne à aimer : *exitus et redditus*, de Dieu à l'homme, de l'homme à Dieu. Elle ne fige pas le Christ dans un statut de divinité éthérée ou d'humanité sécularisée, elle m'inscrit dans son action salvifique, de Dieu en Dieu, de Dieu à Dieu. Le bien vivre n'est pas le salut, car la *philia* (ou l'amour du bien) n'est pas encore l'*Agapé* ou le don absolu de soi. Quant à l'*éros* (le désir de soi dans l'autre), s'il se purifie humainement en amour du bien, il doit se transfigurer en don de soi de l'amour. Lorsque la *philia* découvre progressivement le véritable objet de ma vie, l'*Agapé* manifeste que Dieu lui-même est l'objet de ma vie et que Dieu a un nom et un visage. L'humainement aimable doit même être défiguré pour n'être pas seulement ce qu'on peut ne pas aimer et apparaître comme ce qui ne peut pas ne pas aimer. La Passion du Christ nous révèle que l'amour vient de Dieu et non pas d'une convenance que j'aurais à aimer ceci ou cela, même si ceci ou cela est digne d'être aimé, et non pas seulement voulu. Et cet amour qui vient de Dieu est absolu, inconditionnel, il n'exclut rien ni personne : il se donne à tous et pour tous. Dès lors j'en reviens à « ma » propre réponse, celle de chacun, et à l'ardente question de Dieu à saint Pierre : « M'aimes-tu ? »

Leçon I

Qu'est-ce que la christologie?

I – Commencer pour ne jamais finir

Lorsque paraît en 1976 son opus intitulé *Jésus le Christ*, l'actuel cardinal Walter Kasper est professeur à Tübingen. Cet opus est le fruit d'une dizaine d'années d'enseignement, à Münster dès 1966, et durant de nombreuses années, ainsi qu'à la Grégorienne à Rome en 1974. Comme il l'écrit, « Jésus-Christ est l'une de ces figures avec lesquelles vous n'avez jamais fini dès lors que vous avez commencé à explorer sa personnalité¹. »

Ses travaux sont dans le sillage de l'école de Tübingen – qui a marqué le renouveau de la théologie catholique en Allemagne au XIX^e siècle – et des approches christologiques de Karl Adam et Joseph Rupert Geiselman qui ont en commun de montrer l'origine du christianisme en Jésus-Christ. Pour eux, il n'y a pas de doute sur ce point : le Christ est à l'origine du christianisme, il en est le fondateur. Ils

1. KASPER, Walter, *Jésus le Christ*, Paris, Cerf, Cogitatio Fidei 88, 1976, p. 9.

considèrent en outre que cette origine est à la fois normative et accessible à travers la tradition biblique et ecclésiastique. Ils se démarquent ainsi de beaucoup d'approches contemporaines qui refusent le caractère normatif de la tradition biblique et ecclésiastique et contestent la véracité des sources et l'origine du christianisme en Jésus-Christ. Ils se démarquent également de leurs prédécesseurs néo-scolastiques en ce sens qu'ils conçoivent la tradition comme quelque chose de vivant, qu'on doit confronter aux questions d'un temps particulier : elle est la transmission contemporaine d'un héritage qui vient du passé.

Toute réflexion christologique doit partir des questions contemporaines sur le Christ. Qui est Jésus-Christ *aujourd'hui pour nous* ? Jésus-Christ est la reconnaissance et la confession que Jésus est le Christ². Une réflexion christologique conséquente part de cette proposition difficile : « Jésus est le Christ. » Ainsi, la christologie est l'élucidation consciencieuse de cette proposition qui est ce qu'on appelle un universel concret : Jésus de Nazareth, *cet homme*, est le Christ, *sauveur universel*.

Dans les *Actes des apôtres*, en 3,13, on lit ce discours de l'apôtre saint Pierre :

« Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos Pères a glorifié son serviteur Jésus que vous, vous aviez livré et que vous aviez refusé, en présence de Pilate décidé quant à lui à le relâcher. Vous avez refusé le Saint et le Juste et vous avez réclamé pour vous la grâce d'un meurtrier. Le Prince de la vie que vous aviez fait mourir, Dieu l'a ressuscité des morts, nous en sommes témoins. Grâce à la foi au

2. *Id.*, p.14.

nom de Jésus, ce nom vient d'affermir cet homme que vous regardez et que vous connaissez ; et la foi qui vient de Jésus a rendu à cet homme toute sa santé en votre présence à tous. »

Voilà qui introduit le propos de ce cours et donne à l'étudiant un programme d'étude et un chemin spirituel. Car il appartient à une communauté de foi, et non pas seulement à une communauté d'étude. Nous sommes unis par le désir de comprendre notre expérience religieuse individuelle et collective, c'est-à-dire d'acquérir et développer une vraie connaissance de l'amour de Dieu, de mettre un visage sous le nom d'Agapé ou de Caritas, c'est-à-dire sous cette forme singulière d'amour qu'est l'amour dont Dieu aime et dont tout doit être aimé. Quelle est cette connaissance objective du Christ qui va nous permettre d'approfondir notre vie spirituelle et notre vie de chrétien parmi les autres ? C'est à cette question existentielle que renvoie la question technique de savoir ce qu'est la christologie.

II – La science dont l'objet est la personne et l'œuvre de Jésus-Christ

On peut en définir le terme le plus simplement du monde comme « la science dont l'objet est la personne et l'œuvre de Jésus-Christ³. »

3. CULLMANN, Oscar, *Christologie du Nouveau Testament*, Neuchâtel – Paris, Delachaux & Niestlé, 1958, p.7 et 9.

1 – Un discours objectif

Le mot de « science » évoque que la christologie n'est pas une conversation quelconque, mais qu'elle est un discours objectif et donc méthodique, qui cherche à dire ce qui est vrai en soi et à sortir du champ de l'opinion. Certes, ma subjectivité entre en jeu comme dans tout processus intellectuel, *a fortiori* lorsqu'il s'agit d'une démarche de foi, d'une raison mue par la confiance que Dieu lui fait sentir. C'est donc un discours à la première personne qui entend donner une valeur objective au contenu de ce qu'elle affirme : je crois que « Jésus est le Christ », mais, en le disant, je ne cède rien à l'opinion, j'étudie, je travaille, je recherche la véracité de cette proposition que je tiens pour vraie. Parler de Jésus-Christ, ce n'est pas *ipso facto* parler en christologue. Il faut obéir à une certaine méthode d'objectivité, entrer dans une démarche spécifiquement christologique.

Le mot de « science » est à prendre dans le sens aristotélicien de *savoir organisé selon des rigueurs, selon une épistémologie qui lui est propre*. Aristote dit qu'une science se définit non seulement par le fait qu'il y a une méthode, mais aussi par le fait qu'elle cherche à connaître ; une science cherche à connaître quelque chose, et ce quelque chose, c'est « l'objet » qu'elle construit par son acte propre. La méthode est proportionnée à l'esprit humain, et aussi à ce qu'il veut connaître. Il faut s'intéresser à Jésus-Christ comme objet propre de la christologie, Jésus-Christ *en lui-même* indissociablement de ce qu'il est pour celui qui cherche à le connaître. C'est ce que précisent les termes de « personne et d'œuvre » de Jésus-Christ.

2 – Identité et mission

Le terme de « personne » renvoie au principe vivant d'unité et d'unicité de Jésus-Christ. Il est l'un de la Trinité, l'un de Dieu, qui a assumé une nature humaine particulière l'unissant à la nature divine. Plus génériquement, il renvoie à l'identité personnelle de Jésus-Christ – qu'il ne faut surtout pas confondre avec sa personnalité humaine – et à ce qu'il est en lui-même, à *qui* il est et à *ce qu'*il est. En outre, avec Jésus-Christ, on étudie objectivement « qui est » et ce « qu'est » une personne, indissociablement du fait que l'on entre en relation intersubjective avec elle. La relation au Christ est une relation non pas seulement de sujet à objet (de moi à lui comme objet), mais elle est aussi une relation de sujet à sujet (de moi à lui comme sujet). L'ordre de la rencontre enveloppe celui du savoir distancié, de sorte que chacun peut dire avec le prophète Élie : « Il est vivant le Dieu devant qui je me tiens » (1 R 17,1).

Le terme d'« œuvre » implique ce qu'est l'essence d'une religion ; les religions en général, et le christianisme en particulier, proposent une doctrine du salut, une doctrine de la rédemption. Par conséquent, si Jésus-Christ est le cœur de la foi chrétienne, il est le cœur de cette doctrine de la rédemption, il sauve quelqu'un de quelque chose, il donne quelque chose à quelqu'un qui est de l'ordre de la vie en plénitude. Cela passe toujours par un acte divin – l'homme ne peut se sortir lui-même de sa condition mortelle – que nous appelons « l'œuvre » de Jésus-Christ. Comme l'enseigne le concile Vatican II, dans sa Constitution dogmatique sur la Révélation divine, le Christ est inséparable de ses « faits et gestes » qui nous le font connaître. Les propos du Christ qui nous sont rapportés dans les Écritures Saintes sont

inséparables des faits accomplis par lui. Nous n'allons rien laisser de côté de ce qui nous est rapporté par le Nouveau Testament qui est le récit de son œuvre pour nous (et non pas d'abord le récit de sa vie chez nous).

L'objet de la christologie est donc « la personne et l'œuvre de Jésus-Christ », le mystère d'une personne divine en deux natures, divine et humaine, le mystère du salut accompli par lui pour notre salut, ce que nous résumons par l'expression d'Incarnation rédemptrice. Dans sa formulation même, l'objet requiert la foi et même la vie de foi de celui qui se le donne, c'est l'objet lui-même qui se donne à connaître à moi comme sujet que je rencontre. « Personne » et « œuvre » de Jésus-Christ expriment à la fois le retour que nous faisons sur *un événement historique* (vrai indépendamment de l'événement de notre conscience personnelle) et *le déploiement d'une confession de foi* (vraie dépendamment de la vérité historique qui en constitue le socle). L'événement historique, c'est le fait « Jésus-Christ », et non pas seulement le fait « Jésus » indépendamment du témoignage de foi des disciples. Des hommes, à un moment donné, se sont reconnus autour d'un homme qui a existé, dont nous savons par les sources chrétiennes, païennes et juives qu'il a existé, et ils ont annoncé un message qu'ils ont déclaré venir de lui, cela est un fait de l'histoire. Adossé à ce fait de l'histoire, à cette rencontre, il y a la confession chrétienne qui fait de Jésus de Nazareth le Christ, l'envoyé de Dieu, celui qui accomplit les promesses de Dieu. Si nous parlons simultanément et distinctement de « personne » et d'« œuvre », c'est que l'identité et la mission de Jésus-Christ innervent les questions humaines sur lui, et parce que ces questions sont indissociables les unes des autres, de

même que l'événement est indissociablement signification historique et signification religieuse.

Il y a la question du rapport entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi, une seule et même personne, événement et mystère. Il y a surtout celle de son identité divino-humaine. L'identité du Christ n'est pas seulement « ontologique » (c'est-à-dire ce qu'il est en tant qu'il l'est), elle est aussi « psychologique », car l'humanité du Christ est vraie, c'est-à-dire complète, avec une âme humaine rationnelle. Il faut donc aussi considérer ce qu'il sait. La dimension ontologique porte sur la compréhension de ce qu'on appelle *l'union hypostatique* (la personne du Christ en tant qu'il est vrai Dieu et vrai homme) tandis que la dimension psychologique porte sur la compréhension de son humanité unie à la divinité, de ce qu'on appelle les conséquences de l'union hypostatique (la personne comme sujet de conscience et de liberté). Il est essentiel, pour bien répondre à toutes ces questions, de ne jamais oublier que nous avons affaire à *une personne concrète*.

III – L'événement et le mystère d'une personne concrète

1 – L'essence du Christianisme

Voici un court extrait de *L'Essence du Christianisme*, un splendide essai qui fait lui-même écho à un petit livre de Feuerbach paru en 1842-1844. Feuerbach est le théoricien de la religion comme principe d'aliénation : Dieu est principe d'aliénation de l'homme. Pour vivre, l'homme doit tuer Dieu et se détacher de l'institution religieuse qui ne fait que répondre à un besoin, ce besoin étant lié à la peur, la fragilité

et la faiblesse. Feuerbach a été l'un des maîtres de Marx et il a nourri abondamment la pensée de Nietzsche. L'auteur, Romano Guardini, prêtre catholique qui a écrit pendant la montée du nazisme en Allemagne, s'interroge diversement sur ce qu'est l'essence du christianisme; il montre que le christianisme a pour essence *la personne concrète de Jésus-Christ*. Le christianisme n'est pas réductible à un système de valeurs, à une morale, à une idée ou à un idéal, c'est tout simplement la personne concrète de Jésus-Christ et la fécondité de la relation intime à cette personne. Pour saisir l'essence du christianisme, il faut entrer en relation avec la personne concrète de Jésus-Christ, et c'est la personne concrète de Jésus-Christ qui est la mesure de la relation :

« Le christianisme n'est pas, en dernière analyse une doctrine de la vérité ou une interprétation de la vie. Il est cela aussi; mais là n'est point le cœur de son être. Ce dernier est formé par Jésus de Nazareth, par son existence concrète, son œuvre, sa destinée, et donc par un personnage historique. Quiconque voit un homme prendre une importance essentielle pour lui, a l'expérience qui correspond un peu à cet état de choses. Ce n'est pas alors « l'humanité » ou « l'humain » qui lui importent, mais cette personne. Celle-ci détermine tout le reste, et d'autant plus profondément et totalement, que la relation est plus intense. Cette relation peut devenir si puissante que toutes choses, le monde, la destinée, la tâche, se reflètent dans l'être aimé; qu'il est contenu en tout, exprimé en tout et qu'il donne à tout son sens⁴. »

4. GUARDINI, Romano, *L'Essence du Christianisme*, Paris, Éditions Alsatia, 1948, p.13.

C'est la *personne concrète* de Jésus qui assume la nature humaine. Il ne s'agit pas là d'une espèce d'humanisme abstrait, général, qui défend l'homme avec « un grand H » tout en méprisant les misérables particuliers, qui est prompt à mettre la raison humaine insaisissable, et donc irresponsable, dans ses discours mais qui dans ses actes défend en son nom la hiérarchie des races ou théorise la disparition nécessaire des plus faibles. Si la christologie porte donc sur l'essence du christianisme, cela veut dire que cette personne concrète du Christ va être pour nous une unité de valeur fondamentale, qui nous permettra d'aborder par la suite l'ecclésiologie ou la sacramentaire qui ne sont que des prolongements du Christ et de la Trinité révélée par Lui. La personne de Jésus-Christ étant l'essence du christianisme, elle enveloppe et irradie l'ensemble des traités de la théologie chrétienne.

Le Christ n'est pas une personne abstraite ou un idéal personnel, il est une personne *concrète*. Il va donc falloir partir d'une réflexion empirique et non pas idéaliste; notre but n'est pas de construire une idée de Jésus-Christ, mais de partir du concret, c'est-à-dire des témoignages de la prédication apostolique. Si je veux sortir d'une relation subjective inauthentique, je dois aller à la source, et cette source, c'est la prédication des apôtres associée à la vie sacramentelle de l'Église. Le témoignage apostolique, c'est le témoignage de la communauté de foi, celle de l'Église naissante, qui va nous permettre de comprendre la tradition doctrinale et théologique de cette communauté et donc de la nôtre en même temps. L'expérience religieuse des apôtres, la foi de nos pères est donc fondamentale et va se joindre à notre propre expérience religieuse.

2 – La double expérience religieuse

En théologie, il y a deux expériences religieuses : celle de la prédication apostolique qui se développe dans l'histoire, qui garantit l'unité du message chrétien et sa cohérence (sans laquelle j'en reste à l'expression d'une opinion), et puis il y a ma propre expérience religieuse (sans laquelle je ne fais que de l'histoire des idées et de la sociologie). La mission du Christ est pleinement proportionnée à son identité; l'œuvre et la personne du Christ sont inséparables. Le Christ est lui-même la parole de Dieu. C'est l'objet lui-même qui donne la méthode pour l'atteindre: la loi de l'Incarnation. Cette double expérience coïncide en Jésus-Christ par le lien qui unit le Christ à son Église. Le mystère de la Rédemption est proportionné à celui de l'Incarnation. L'Incarnation est la modalité du Verbe incarné *quoad se*, c'est-à-dire en soi, tandis que la Rédemption est la finalité du Verbe incarné *quoad nos*, c'est-à-dire pour nous, par rapport à nous. Ce que nous appelons l'Incarnation, c'est la modalité du Verbe incarné en soi, en vue de la Rédemption, le salut des hommes. Il faut partir de la personne concrète de Jésus-Christ et du fait que cette personne nous est concrètement donnée, historiquement et mystiquement.

Si la christologie a été traversée dans l'histoire par de nombreuses crises intellectuelles, c'est qu'elle est le pivot des questions que le chrétien se pose, et dans la mesure où elle cherche à comprendre la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, elle cherche aussi à comprendre un mystère, à dire l'ineffable. Si l'intelligence a quelque chose à voir avec l'action, si la recherche de la vérité a quelque chose à voir avec l'accomplissement du bien et la construction de la liberté, l'homme réalise qui il est et ce qu'il fait en ce

monde, comment il devient et existe vraiment, lorsque la simple chronologie de ce qui naît et meurt dans l'univers se fait l'histoire de ce qui grandit et espère. Dans cette mesure, le christologue se voit contraint d'exprimer ce qui ne peut l'être totalement. Il se situe toujours entre un discours très méthodique comprenant l'interprétation des sources scripturaires et dogmatiques et le traitement des questions spéculatives issues de la scolastique (avec le constant recours à la philosophie et aux concepts) ; tout cela est magnifique, tout cela nous aide, et cependant demeure un mystère, mystère devant lequel le théologien est toujours un homme humble et modeste, à genoux, en prière. Le christologue est quelqu'un qui, dans sa prière, cherche à mieux connaître celui à qui il s'adresse, et qui, pour cela, sait qu'il doit apprendre beaucoup de choses, choses qui ne lui serviront qu'à une seule : ne pas se prévaloir de ce qu'il a appris. La docte ignorance sera le fruit de son talent d'historien, d'exégète ou de philosophe, « la sérénité qui sait est une porte donnant sur l'éternité. »

IV – La Tradition vivante de cette expérience religieuse

1 – « Dieu est homme », un seul et même problème

Dire l'indicible, parler du mystère de la foi, insondable et inaccessible aux raisons dont serait capable l'intelligence humaine, c'est vivre un paradoxe ; et un paradoxe n'est pas une contradiction, c'est une contradiction *apparente*. Une contradiction réelle consiste à dire ensemble une chose et son contraire en même temps et sous le même rapport (Aristote). La contradiction n'est qu'apparente lorsqu'elle

frappe certes l'intelligence qui s'en tient au raisonnement logique mais qu'elle fait coexister des plans complexes et non linéaires du réel. Donc, le mystère n'est pas de l'ordre de la contradiction, il relève de l'ordre du paradoxe de deux choses qui en apparence semblent se contredire, mais qui en réalité ne subsistent qu'ensemble, selon le principe de la *coincidentia oppositorum* définie par Nicolas de Cues.

Notre paradoxe est le suivant : *Dieu est homme en une seule et même personne*. Ce qui serait sans la foi une contradiction devient, par elle, un mystère. Quant à savoir s'il deviendra une évidence dans la vision... Voilà qui est logiquement impossible par définition. *Dieu est homme* associe l'idée que Dieu est homme en même temps et sous le même rapport. Ceci est impossible et pourtant c'est le cœur de la confession de foi chrétienne, et c'est notre point de départ. Comment Dieu peut-il demeurer Dieu ainsi, et l'homme demeurer l'homme ainsi? L'humanité n'est-elle pas amenée à être absorbée dans l'Incarnation? Et Dieu meurt-il à la suite de son Incarnation?

La sécularisation de la christologie est un peu le drame de la contradiction prenant le pas sur le paradoxe. À force de vouloir le résoudre sur un plan logique et linéaire, on finit par ne plus voir que la contradiction. Et pourtant, nous disons non seulement qu'aucune des deux identités ne doit s'effacer, mais que si l'une s'efface, l'autre aussi. Il n'y a pas deux entités impossibles, mais deux entités compossibles, c'est-à-dire des entités qui, en Jésus-Christ, dans la confession de foi « Jésus est le Christ », ne peuvent plus subsister l'une sans l'autre (à la différence que Dieu peut subsister sans l'homme mais qu'il consent par son Incarnation à ne plus subsister sans lui, voilà bien le fait le plus considérable de tous les temps),

et c'est ce qui rend définitive la réconciliation entre Dieu et l'homme et donc définitive l'œuvre du salut réalisée en Jésus-Christ. Nous disons que, dans la personne concrète de Jésus-Christ, l'humanité et la divinité subsistent ensemble, et qu'elles constituent, par la volonté de Dieu, une unité insécable, concrète et réelle, et bien sûr inédite.

2 – La mort de Dieu dans le Christ

On a cru récemment, et provisoirement, que l'ontologie était inutile, opposant volontiers le « comment » de l'Incarnation qui est l'union hypostatique à son « pourquoi » qui est l'amour. Le « pourquoi » sans le « comment » n'est pas possible parce que le salut passe par la personne concrète de Jésus-Christ, et parce que le Christ, lorsqu'il annonce l'avènement du royaume de Dieu, pose toujours cette question : « Et pour vous qui suis-je ? » Il relie très clairement l'annonce du règne de Dieu à la question de son identité, de la relation à sa personne concrète, historique et mystique. Le « comment » de l'Incarnation rejoint les existences concrètes puisqu'il est le médiateur et la médiation de Dieu.

La sécularisation actuelle de la culture a montré l'urgence d'affirmer avec force la *divinité du Christ*.⁵ Dire que le Christ est « vrai Dieu » non seulement n'enlève rien à l'homme, et cela donne toute sa force au mystère chrétien et à l'œuvre du salut, mais encore nous donne de rester

5. La divinité du Christ, affirmée formellement par l'Écriture, a été remise en cause dès l'origine du christianisme : par les ébionites et cérinthiens à l'époque apostolique, par les adoptionnistes et les ariens à l'époque patristique, par les sociniens et les rationalistes à l'époque moderne, par la théologie libérale protestante dès le XIX^e siècle. Il en fut de même pour son humanité, niée dès la fin du I^{er} siècle par les docètes et par les gnostiques, puis par les apollinaristes à l'époque patristique.

fidèles au témoignage des apôtres. La quête du Jésus de l'histoire au XIX^e siècle a conduit à une déconstruction de l'Évangile avec une étude critique qui a été bonne par bien des aspects, mais qui à terme a conclu que l'Évangile n'avait aucune autorité par lui-même, dans sa totalité, qu'il avait été élaboré par des croyants ayant recréé une histoire et mythifié un Christ « malgré lui. » Le critère était le suivant : tout ce qui touche à la divinité ou à l'affirmation de la divinité dans les Écritures n'est pas authentique ou historique (tout ce qui arrange mes prémisses méthodologiques ou ma philosophie est authentique, tout ce qui ne les arrange pas n'est pas authentique). Dans le rationalisme subjectiviste, la conclusion est toujours dans la méthode, puisque la vérité n'est que dans le sujet connaissant. On refuse en outre l'autorité de la tradition ecclésiastique, c'est-à-dire de la prédication apostolique et de son interprétation postapostolique, au nom de l'Évangile, parce que, dit-on, à l'intérieur des évangiles, il y a l'Évangile. Donc, quand le Christ affirme dans les évangiles qu'il est Dieu, ce n'est pas l'Évangile, c'est une mythologisation des apôtres, fruit de l'imagination un peu perverse ou désespérée des premiers chrétiens face à l'épreuve de la crucifixion de leur maître à penser et à vivre. Quoi qu'il arrive, on finit toujours par opposer l'Évangile à l'Écriture, lorsque l'on a déjà auparavant opposé l'Écriture à l'Église, après avoir opposé Jésus à ses disciples et ses disciples à leurs successeurs. Si vous brisez le principe de continuité historique, vous organisez à terme un déni de la tradition conciliaire et magistérielles : le Christ oui, mais pas les dogmes... Alors, on refuse les sources par lesquelles nous savons que le Christ a existé, a enseigné et a été reconnu par ses disciples comme le Messie ; ensuite on